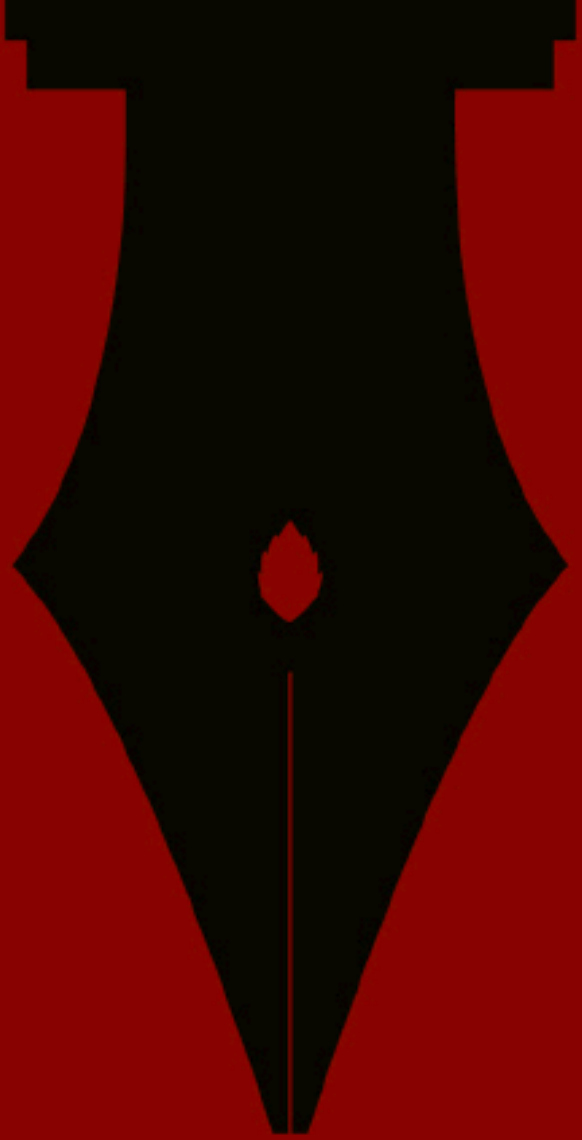


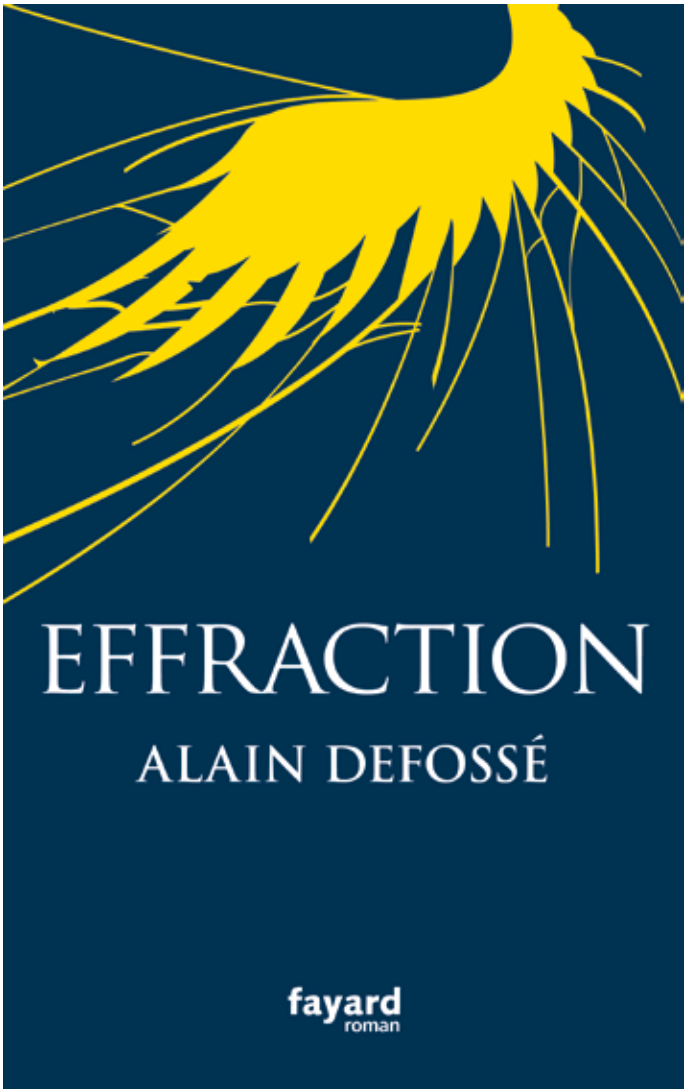
LITTÉRATURE

RENTRÉE 2015

fayard

Livret promotionnel hors commerce
© Librairie Arthème Fayard, 2015.
ISBN : 9782213688916

LITTÉRATURE FRANÇAISE


EFFRACTION
ALAIN DEFOSSÉ
fayard
roman

EFFRACTION

Au départ, un simple cambriolage qu'Anne Rivière voudrait considérer comme un non-événement, à peine un fait divers. Depuis quarante ans qu'elle vit seule dans son deux-pièces parisien du XIXe arrondissement, c'est la première fois qu'on lui fracture une fenêtre. Elle n'en fait pas un drame. Pourtant, quelque chose s'infiltre par la vitre brisée. Une brèche s'ouvre qu'elle ne pourra plus combler. Elle regarde, témoin d'elle-même, le passé qui s'engouffre dans sa vie. Les images affluent comme les trous noirs. Quand la police lui apprend l'identité de son voleur, un jeune type du quartier, cette dame effacée à l'existence mécanique semble sortir d'un long rêve. La voilà qui arpente les rues et le cherche. Elle l'attend au tribunal, découvre son adresse et lui écrit, passe la nuit sur son palier. Et se souvient de la jeune fille qu'elle fut, qui portait un autre prénom, qui était amoureuse. Avant. Avant un épisode de sa vie qu'elle s'est employée à oublier et auquel son cambrioleur fantôme vient sans le savoir de la ramener.

Alain Defossé explore dans une langue immédiate, froide et sensible, les fêlures intimes d'une femme, sa vocation « borderline ». À travers elle, il éclaire aussi l'opacité de la mémoire française et l'ambivalence des pulsions sexuelles et amoureuses.

Je pourrais être une héroïne de roman. Je pourrais très bien. C'est à la portée de tout le monde d'être une héroïne. Ça ne dépend même pas de vous. Quelqu'un vous prend, un écrivain, ou il vous invente, et fait de vous, de moi une héroïne de roman. Ça s'appellerait « Anne Rivière », ou juste « Rivière », c'est pas mal. Je ne suis pas un bon sujet, il aurait du travail. Des trous à combler. C'est peut-être justement ce qui le comblerait. Réservée, silencieuse, pleine de trous comme un gruyère, de blancs, de lacunes, une héroïne. Tout le monde a un jour cette idée, passé un certain âge, tout le monde se dit je pourrais être un héros/héroïne de roman, se dit-elle au seuil du réveil, un personnage plutôt, restons modeste, un personnage de roman se dit-elle en se réveillant tout à fait, et aussitôt elle se dit que tout le monde a forcément un jour cette idée, passé un certain âge, en se retournant sur sa vie : ma vie à moi est un roman, car il n'y a pas de vie non romanesque. Quoique beaucoup trop détachée de moi-même : jamais je ne me laisserais faire. Un sujet rétif, sec, une vie dissuasive dit-elle. Finalement non. Elle se lève, quitte sans regret ce moment où l'on rêve toujours un peu sa vie, cette complaisance qui n'a pas d'âge.

En robe de chambre, elle remonte avec à la main le prospectus pour un restaurant japonais qu'elle a trouvé

dans la boîte aux lettres. Entre ses doigts les sushis brillent comme des joyaux sur le papier glacé, c'est tellement joli, tellement coloré et appétissant. Mais jamais je ne me risquerais à commander ça, à distance, avec ce transport, et dans un établissement qui n'a probablement de japonais que le nom, et sera sans doute chinois. Le poisson, ce doit être impeccable, ce doit être tout juste sorti de la mer, je sais ce que je dis ; elle a connu les grillades à même la pêche, à même la plage, et cela l'a rendue d'une exigence insurpassable. Elle ignore le nom de ces poissons qui grillaient et grésillaient sur les braises en fin d'après-midi, non pas au soleil couchant car là-bas le soleil s'abat brusquement sur la mer, sans crépuscule, la nuit tombe, littéralement. Si elle l'a connu, elle ne s'en souvient pas, et elle l'aura connu dans une autre langue, une langue qu'elle ne parle plus. Il ne m'en reste rien, tant mieux. Il me reste juste la fumée au-dessus des braises, la peau des pêcheurs, du satin perlé d'eau, cette carte postale humaine, le son de la langue que je ne parle plus, les petits verres d'alcool blanc que je supportais mal, et la nuit qui s'abat. C'est peu pour une héroïne de roman. Tout le monde ne peut pas être une aventurière. Il faudrait tout réinventer, mais à partir d'où, de quand ?

Traducteur (notamment de Bret Easton Ellis, Alan Hollinghurst, Sarah Waters, Henry Miller…) et romancier, Alain Defossé a récemment publié *On ne tue pas les gens* (Flammarion, 2012). *Effraction* est son neuvième roman.

Comment vous est venue l'idée d'*Effraction* ?

L'écriture de ce livre est partie d'une simple anecdote que l'on m'a racontée, à propos d'un cambriolage, et qui m'a arrêté. J'ai immédiatement senti, comme cela arrive parfois, qu'il y avait là la base d'un livre. Et en effet, s'y sont agrégés d'autres éléments que je gardais, consciemment ou non, en réserve dans mes « tiroirs secrets » : l'histoire d'une ancienne amie et de son compagnon, à laquelle j'ai en quelque sorte participé, il y a longtemps. Certains lieux, certains quartiers de Paris. Le jeu avec le temps et la mémoire, l'incertitude temporelle, qui m'est chère. Ces éléments se sont trouvés comme aimantés par cette anecdote, ils s'y sont ajoutés, puis se sont organisés, jusqu'à construire une histoire, celle d'Anne Rivière, et ce livre.

Anne Rivière, justement, est-elle folle ?

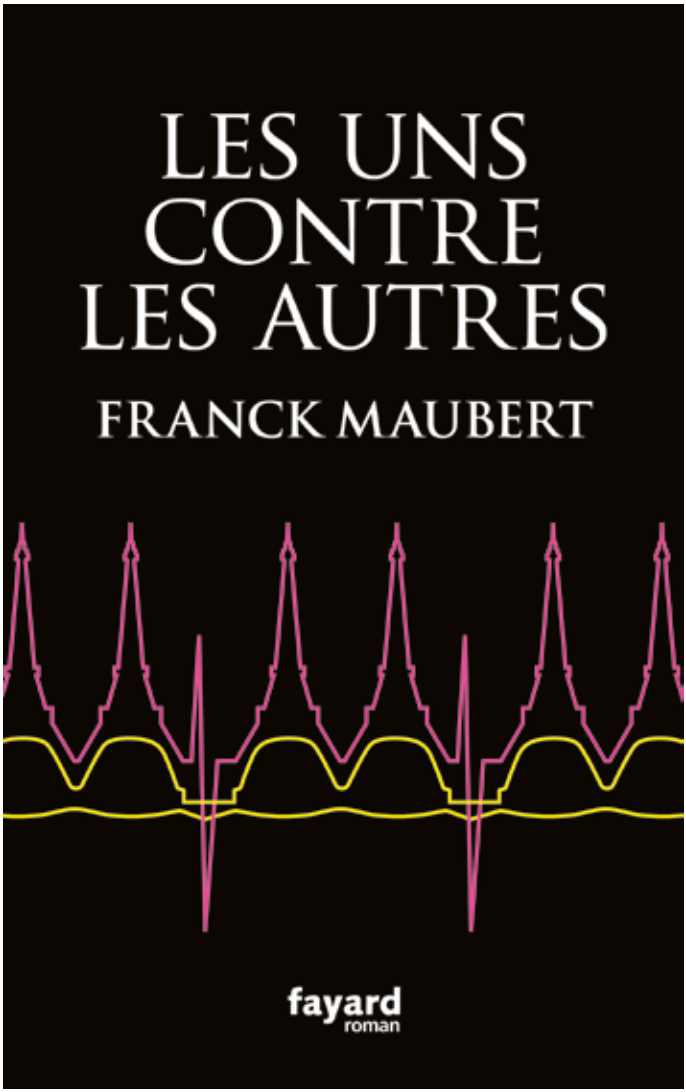
Je ne l'ai pas conçue ainsi. C'est une femme fondamentalement équilibrée, raisonnable, capable de distance et de sens critique. Mais elle est aussi, et avant tout, victime de ce que l'on pourrait appeler un choc traumatique, ou de ses séquelles ; elle a connu une période d'amnésie. Que lui en reste-t-il ? Qu'a-t-elle réellement oublié, de quoi refuse-t-elle de se souvenir ? Un banal cambriolage fait soudain s'engouffrer le passé dans son présent. Elle s'abandonne à ce courant, volontairement ou non, jusqu'à éprouver les sentiments, reproduire les comportements qui sont la source de ce traumatisme initial, vécu plus de quarante ans auparavant.

Comment avez-vous procédé pour écrire ce personnage flottant ?

J'utilise entre autres une sorte de « technique » assez simple (en théorie), qui consiste à passer sans cesse, dans une même action, dans un

© RICHARD DUMAS

même temps, de la première à la troisième personne. Ainsi, nous suivons Anne en spectateur, et tout à la fois subjectivement, par ses propres yeux. Quoique : peut-être Anne elle-même se voit-elle « à la troisième personne ». C'est une bascule permanente, qui crée un flottement pour le lecteur autant que chez le personnage lui-même. Cette femme se dit « détachée » : même dans une démarche passionnelle, elle demeurera ambiguë, mais peut-être aussi ambiguë à elle-même.


LES UNS
CONTRE
LES AUTRES
FRANCK MAUBERT
fayard
roman

LES UNS CONTRE LES AUTRES

Chroniqueur sans attache, Moby mène une vie débridée et tente de se reconvertir dans la télévision en cherchant à concilier l'inconciliable : le monde de la télévision et les artistes. Ferdyck, c'est son pseudo, publicitaire, lance une nouvelle émission avec l'aide de Moby, sur une chaîne privée naissante. Avec ses questions coups de poing, il se construit un personnage et veut faire de son nom un label. Christophe Mistral, couturier, coqueluche des magazines de mode, monte sa maison de haute couture et prépare sa première collection sous son nom propre. Albertine, sa femme, noctambule avec Moby. Tout comme Roda, poète et parolier de chansons à succès, qui refait le monde. Rodolphe, patron de la boîte de nuit en vogue, les Lumières, les réunit tous, les uns contre les autres.
Dans le chaos nocturne des années quatre-vingts, Paris les happe, Paris existe. Ils s'éprouvent inconsidérément. Combien de temps l'insouciance frénétique durera-t-elle ?

Luttes d'influence, fric facile, pouvoir, cocaïne, mannequins, succès, amours d'une nuit : un portrait sans complaisance des illusions d'une décennie.

Avec qui partager mon intention ? Ne connaissant personne du milieu télévisuel, je ne sais trop. Il y a bien un présentateur, un jeune type dont on commence à parler qui anime la deuxième tranche du dimanche après-midi, sur la première chaîne, entre le tiercé et les résultats sportifs. Lui aussi interviewe des personnalités de tout horizon. Il s'appelle Ferdyck. […] Dans son allure, il y a quelque chose de neuf, qui tranche avec les présentateurs en complet-veston-cravate. Il est tout de noir vêtu, comme le sont les architectes dans leur uniforme ou comme les musiciens du groupe Kraftwerk. Et surtout, il a un ton décalé dans sa manière de parler presque agressive ; avec un style franc, direct, il n'hésite pas à poser des questions coups de poing. Malgré cela, il ne semble pas tout à fait à l'aise, il consulte des fiches bristol, transpire, par timidité sans doute. Sa maladresse et son manque d'assurance lui donnent aussi un certain charme. Sa modernité me parle. Je me décide donc à le contacter.

Trouver ses coordonnées n'a pas été si difficile, il s'occupe aussi, avec d'autres, d'une agence de publicité. […] Au téléphone, une voix de métal, des phrases brèves ponctuées de « ouais ». D'entrée, il m'a tutoyé. – Passe me voir, demain à dix heures.

[…] Une plaque de laiton annonce « Ferdyck Prod. Troisième étage ». Un immeuble haussmannien avec

ses marches bien cirées et son tapis rouge. Je sonne à trois reprises, personne ne répond. Quand la porte s'entrebâille, Ferdyck surprend mon étonnement. Je crois m'être trompé d'étage, mais non, c'est bien l'homme soigné du petit écran qui, là, m'accueille pieds nus, en peignoir à impression léopard. – Entre, entre, les chats vont s'échapper.

Il me fait pénétrer dans son bureau. – Un peu de champagne ?

Il n'est que dix heures du matin, mais pourquoi pas. Pas le temps de refuser. Ferdyck a déjà disparu, suivi de ses deux siamois. Il revient presque aussitôt avec une bouteille de Taittinger et deux flûtes. Autour de nous, des vitrines encombrées d'objets, des christs en ivoire et une photo du pape Jean-Paul II côtoient le clap de « Vivement la Une ». Je peux concevoir qu'il soit croyant et catholique, mais cela ne colle pas à l'image que renvoie de lui la télé. Des livres aussi, choisis avec soin, sont présentés comme des reliques ou des talismans. J'ai aperçu une édition rare, originale peut-être, du roman de J.-K. Huysmans *À rebours* et une autre d'un titre de Philip K. Dick, une bande dessinée de Crumb est posée sur une table à côté d'un numéro de *Play-Boy* et de l'album blanc des Beatles. Quelque chose de mortifère, d'un musée posthume.

FRANCK MAUBERT

Né en 1955, Franck Maubert vit entre Paris et la Touraine. Il est l'auteur de livres d'art traduits dans de nombreux pays (*L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux. Conversations avec Francis Bacon*, Mille et une nuits, 2009 ; *Le Dernier Modèle*, Fayard, 2012, Prix Renaudot Essai) et de romans, parmi lesquels *Est-ce bien la nuit ?* (Stock, 2002) ; *Visible la nuit* (Fayard, 2014).

Votre précédent roman, *Visible la nuit*, autour du peintre Robert Malaval, se déroulait à la fin des années 1970. Avec *Les Uns contre les autres*, vous passez aux années 1980. Est-ce un plan ?

Un plan ? On ne choisit pas ses sujets. Disons que c'est une fausse suite d'une autre décennie. J'essaie de brosser un portrait de ces années-là, la fin des années 70 comme la fin des années 80, en m'inspirant de personnes que j'ai pu croiser ou fréquenter ou qui m'ont été proches et qui peuvent, à leur manière, illustrer un moment ou le système d'une époque. Quand quelqu'un joue un rôle dans la vie réelle, il est normal qu'il puisse figurer dans un roman. La fiction touche le réel.

Est-ce la fin d'une décennie que vous annoncez, en filigrane, dans votre roman ?

Ces dernières années des *eighties*, en effet, annoncent non seulement la fin d'une époque et ferment un siècle, mais surtout esquissent ce qui va se dérouler à la puissance dix, après : les années grises. Ces années-là expriment la fin d'un monde où dominaient encore une certaine insouciance et une prospérité, avec une gaieté et une liberté perdues depuis. Dans mon dernier roman, Paris existe.

© PHILIPPE MATSAS / OPALE / LEEMAGE / ÉDITIONS FAYARD

Comme dans le précédent, il y a une part autobiographique dans votre livre. Parleriez-vous d'autofiction ?

Je n'aime pas le terme d'autofiction, trop nombriliste à mon goût. Je préfère parler d'intimisme ou de roman intime. Mais la part autobiographique est dans tout roman, depuis la nuit des temps. Écrire, c'est régler ses propres comptes avec soi-même. Alors oui, c'est vrai, dans *Visible la nuit*, comme dans ce dernier roman, le narrateur est certainement une sorte de double. Mais pas seulement, le roman entraîne toujours les personnages vers autre chose que ce que l'on a vécu. Fort heureusement.

78
SÉBASTIEN
RONGIER
fayard
roman

Il y a cet homme qui a gardé le réflexe de tendre la main sous la table pour caresser son chien, alors que son chien est mort. Cette femme qui boit du Get 27 pour oublier que son amant marié qu'elle fait semblant d'attendre ne viendra pas. Ce militant d'extrême droite qui cherche à embrigader le patron, ignorant que ce dernier était pendant la guerre plus proche des indépendantistes que de l'OAS. À l'abri des regards, dans la cuisine, il y a le rescapé d'une ratonnade que le patron a recueilli et qui prépare le plat que mangera le militant. Et puis il y a l'enfant. L'enfant qu'un adulte accompagnait mais qui est seul à présent devant son verre de menthe à l'eau vide. L'enfant qui attend que l'adulte revienne.
Nous sommes en 1978, après la guerre d'Algérie, après le choc pétrolier, et avant que la gauche ne passe au pouvoir, dans une brasserie au pied d'une cathédrale dont les cloches égrainent les heures, en province. C'est comme une photo de la France et d'une époque, vêtements et coupes de cheveux vaguement datés mais préoccupations de toujours, amours perdus, projets d'avenir et affrontements politiques. Mais aussi le récit atemporel et poignant de la perte de l'enfance, dans le bourdonnement indifférent de cette ruche française.

Sébastien Rongier fait d'un café de Sens une chambre d'échos, où résonnent les voix d'une France venant tout juste de basculer dans la crise. Avec les guerres mondiales et coloniales, le paysage social se décompose et se recompose. Et les différentes lignes de forces du passé et du présent se croisent toutes, dans ce bar, donnant une idée à la fois morcelée, humble et puissante de ce qu'a pu être le XXe siècle français.

Quand la porte s'est refermée, que le dos a disparu, le patron n'a pas levé la tête. C'est un client qui part alors que la plonge s'est accumulée et que la soirée commence à peine. Les samedis soir, on ne sait jamais vraiment quand cela se termine. Il y a tous ces hommes qui se retrouvent et ne veulent pas rentrer chez eux pour l'interminable tête-à-tête avec le quotidien, tous ces couples qui se rejoignent pour tracer des projets, toutes ces phrases mêlées aux éclats de rire ou aux coups de gueule des plus saouls. Il lave les verres dans l'eau brûlante, les rince et les pose sur l'égouttoir. Ses gestes sont une mécanique de précision, il n'en casse que rarement. À chaque fois qu'il change les séries de verres, parce que les clients, eux, cassent beaucoup, il doit réapprendre les gestes, modifier leur amplitude, recalculer les axes et la pression. Quand il aura terminé ces verres, il faudra retourner vers le groupe de quatre hommes accoudés au comptoir. C'est leur première tournée. Ils commencent. Et resteront longtemps, car les trois femmes qui les accompagnent sont attablées à gauche de la porte d'entrée. Elles savent que la soirée sera longue, et se sont installées comme pour tenir un siège. Max ne reconnaît qu'une femme. Il croit savoir que c'est l'épouse de Paul, mais il ne l'affirmerait pas. De toute façon, le métier lui a appris à ne pas se poser

de question, à n'en poser à personne. Est-ce sa femme, sa maîtresse, autre chose ? Aucune importance. Il va servir des consommations toute la soirée, répondre aux blagues par des sourires, aux remarques par des coups de menton, et se tenir à l'écart des débats, des propos, des avances trop politiques de cette équipe qu'il observe avec une inquiétude rentrée.

Il ne sait plus comment Paul a appris qu'il a été militaire en Algérie pendant les *événements*, comme on disait. Il ne sait pas d'où vient l'indiscrétion. Parce que lui ne parle jamais de ces choses. Seule sa jambe un peu traînante peut trahir cette période. À la recherche d'un acquiescement, Paul et ses amis le prennent souvent à témoin pour parler de politique, de l'époque avec des *tout fout le camp* ou des *ces Arabes qui prennent le boulot des Français*. Il les écoute sans jamais rien dire. Il n'aime pas ça. Et quand ils en viennent à parler de Jean-Marie, selon leur propre expression, il retourne à sa plonge, ou part préparer quelques sandwichs à côté de son chien toujours couché à l'entrée du bar, sous la caisse. Paul l'a souvent invité à des réunions. Max a toujours décliné. Au début, les allusions étaient discrètes, mais, depuis que la femme de Max a quitté Sens, ils sont là plus souvent et les invitations sont plus ouvertes.

SÉBASTIEN RONGIER

Né en 1970, Sébastien Rongier est écrivain et essayiste. Il est également enseignant de lettres et de cinéma. Auteur d'un premier roman en 2009 (*Ce Matin*, Flammarion), il publie aussi des essais d'esthétique sur les formes artistiques et sur l'image : *Cinématière* en février 2015 chez Klincksieck et *Théorie des fantômes. Pour une archéologie des images* à l'automne 2015 aux éditions Les Belles-Lettres. Actif dans le domaine des écritures numériques, il est membre du collectif littéraire numérique remue.net.

Que voyez-vous dans la France de 1978, qui éclaire notre époque ?

1978 est une date qui est d'abord significative pour moi, mais elle revêt également un caractère historique important. En 1978, toutes les strates de la société modernes et contemporaine se fréquentent encore. Tous les acteurs des événements qui ont façonné notre histoire moderne peuvent encore se croiser dans une brasserie : les deux guerres mondiales, les décolonisations, et les évolutions socio-politiques qui sont les nôtres : les évolutions des classes populaires encore possibles alors, les évolutions politiques (je place la montée du FN à cette période), et déjà peut-être les générations futures qu'on abandonne.

Dans les années 70, les Trente Glorieuses touchent à leur fin mais personne ne le sait encore. À quoi correspond cette période pour vous ?

Pour moi, la fin des années 1970, c'est d'abord un bruit de fond... La musique populaire en boucle dans un jukebox qui passe des 45 tours, le bruit quotidien d'un bar de province. La fin des Trente Glorieuses, à hauteur de l'enfant que j'étais, ce sont des bribes qu'on croise à la télé ou à la radio. Le monde qui m'entourait était, je crois, à la même hauteur de l'enfant que j'étais, parfaitement inconscient des mouvements tectoniques qui nous déplaçaient.

© RICHARD DUMAS

Pourquoi avoir choisi de mettre un enfant au centre de votre dispositif narratif ?

L'enfance est d'abord la forme d'un souvenir, la tentative de mettre des mots et un rythme sur quelque chose qui ne sera pas élucidé. Mais l'image d'enfance, et ce qui se dérobe dans cette brasserie, est aussi l'occasion de saisir les brisures du monde qui entoure cet enfant un soir de 1978 dans un bar de province. Le regard fixé de l'enfant est ce qui permet de traverser une époque et d'en saisir un battement, de trouver dans la fiction un au-delà de soi qui serait le monde, le temps d'une attente d'enfant.

APPARTENIR
SÉVERINE WERBA
fayard
roman

De la guerre, de la déportation et de la mort de ses proches, Boris, le grand-père de la narratrice, n'a jamais parlé, et ses enfants et petits-enfants ont respecté son silence. Pourtant chacun savait. Mais dans l'appartement du 30, rue de Leningrad, que tout le monde appelait « le 30 », le sujet n'était jamais évoqué.

Et puis Boris est mort. La jeune femme a vécu un moment au 30, en attendant que l'appartement soit vendu, elle avait vingt ans et la vie devant elle, et elle a cédé à une bibliothèque les livres en hébreu et en yiddish de son grand-père. Plus personne ne parlait ces langues dans la famille.

Ce n'est que dix ans plus tard, au moment de devenir mère, que s'est imposé à elle le besoin de combler ce vide et de reprendre le récit familial là où il avait été interrompu. Dans la furie de la guerre. Moins pour reconstituer le drame que pour réinventer des vies. Retrouver les rues de Paris autrefois populaires vivaient Rosa, la sœur de Boris, avec sa fille Lena, déportées en 1942 ; voir ce village lointain d'où son grand-père est parti pour se créer un avenir qu'il espérait meilleur, entendre couler cette rivière d'Ukraine sur laquelle, enfant, il patinait l'hiver. Comprendre où ils vécurent et furent assassinés.

Alors elle cherche, fouille, interroge, voyage, croisant la mort à chaque pas dans son étrange entreprise de rendre la vie à ces spectres. C'est une quête insensée, perdue d'avance, mais fondamentale : celle d'une identité paradoxale qu'il lui faut affirmer.

Séverine Werba, mue par le silence des siens, nous livre une enquête profane, intense, et part à la recherche de l'histoire dont elle procède comme d'elle même. Elle montre qu'écrire est un acte d'amour, et sans doute, la façon la plus poignante de rompre et d'appartenir.

Pas un jour ne s'écoule sans que je revienne à Loutsk. Une seconde. Un instant. Une maison. Un jardin. La rue Anska de Motel et Abram. Les collines de Torczyn. La petite île sur laquelle vivaient beaucoup de Juifs et où fut installé le ghetto. Nous l'avons arpentée avec Svetlana. Quand le souvenir du Styr me revient, c'est ici qu'il me ramène. À Torczyn, où est né mon grand-père. Sur cette île. Peut-être est-ce sur cette boucle de rivière gelée l'hiver qu'il patinait ? Parfois, j'ai l'idée folle d'y retourner. Comme si cela pouvait changer quelque chose. Comme si le Styr allait me livrer son secret.

En avançant dans l'écriture, je me répétais souvent : nous sommes quittes, sans comprendre. Pour la première fois ce soir, plus d'un an et demi après le début de tout ce chantier, et à la fin de mon livre, j'en cerne enfin le sens. Nous sommes quittes. Je suis quitte annonce la fin d'une lutte, la liquidation d'une dette. Une paix possible. Même si rien ne sera jamais plus comme avant. Ni les gestes, ni le reste. Mais je l'accepte ce soir parce que ce chemin m'a menée à eux. Nous nous sommes traversés.

C'est physique, organique. Irréversible. Je suis bien sûr différente, dans un autre siècle, un autre monde, dans ma vie, mais je les porte. Penser à eux ne me rend pas triste. Penser à eux me fait du bien parce qu'ils existent une seconde fois. Pour toujours et sans danger. Les disparus étaient invisibles et intouchables. Sacrés. Antoine n'a pas la même histoire, j'ai certainement cru qu'il ne pouvait pas comprendre. Il a fini par le croire lui-même. Nous avons raison et tort là-dessus. Et nos enfants, quel bord choisiront-ils ? J'aimerais croire que ce chemin parcouru a aboli cette question. Il m'a inscrite dans ma lignée sans attendre que quelqu'un le fasse à ma place. Un rabbin, un mari ou un enfant. Le pourcentage dans mon sang. Aurais-je entrepris ce travail au chaud dans mon foyer juif ? C'est sur ce fil fragile, sur le point de se rompre, qu'il m'a fallu revenir à cette histoire qui est la nôtre et nous rassemble, les vivants et les morts, à ses silences contraints par le chagrin et la violence de la séparation. Et ne plus jamais laisser à l'autre la possibilité de décider à ma place s'il m'acceptait ou non.

Si j'en étais ou pas.

Après avoir été journaliste et productrice de documentaires, Séverine Werba travaille aujourd'hui pour la série policière *Engrenages*, diffusée sur Canal+, aux côtés d'Anne Landois et de Vassilli Clert. *Appartenir* est son premier roman.

Comment cette quête s'est-elle imposée ?

En apparence, cette quête s'est imposée à la naissance de ma fille, en questionnant les rares documents de mon grand-père. Mais immanquablement, je le savais, chercher notre famille, c'était me heurter au silence. Cette quête est devenue fondamentale, presque vitale, parce qu'elle cheminait en moi depuis toujours. J'étais prête, c'est tout. L'écriture a convoqué l'histoire familiale, l'histoire familiale a convoqué l'écriture.

L'écriture est-elle avant tout pour vous un moyen d'exploration de soi ou du monde ?

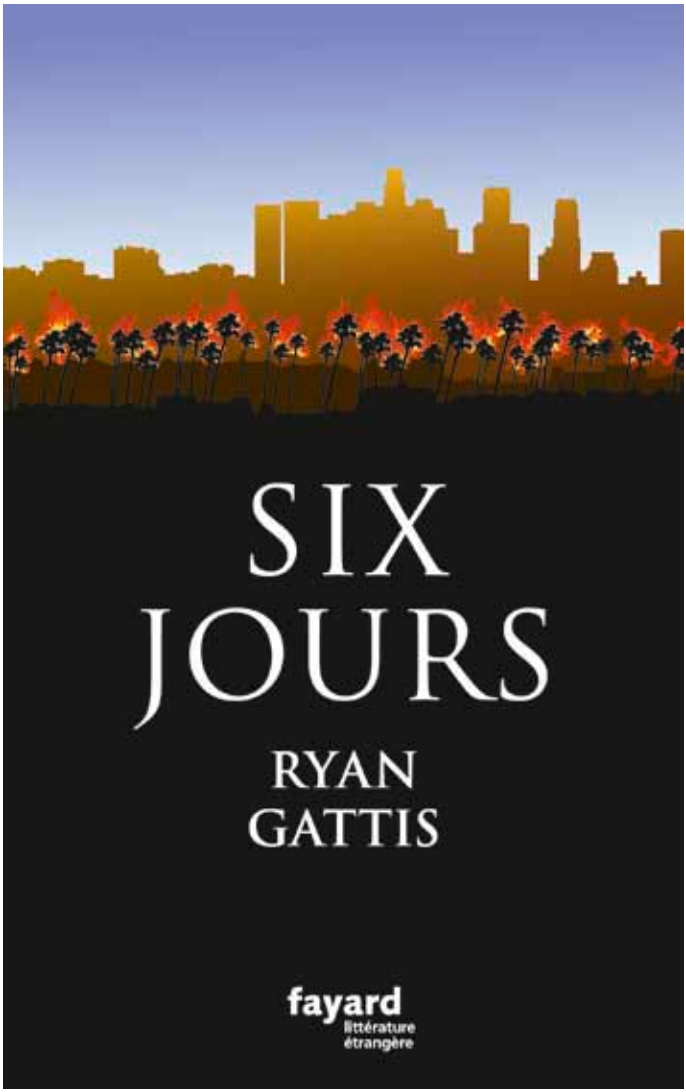
Ce livre explore deux dimensions : la familiale, tournée vers ces destins ensevelis, et mon identité. Et j'ai eu du mal à aborder cette partie plus intime. Mon texte a d'abord existé sans la conversion et mon questionnement identitaire. Mais il aurait été incomplet. Parler d'eux, c'était aussi parler de moi et je devais l'assumer. Les chercher, c'était aussi me chercher. L'obsession de leur histoire raconte une obsession plus intime. Ou plutôt, les deux sont intimement liées.

Vous dites dans le livre : « J'habite une frontière. » Pouvez-vous expliquer ?

J'habite une frontière, je suis issue d'histoire et d'identités familiales différents. Mais une frontière n'est pas nécessairement neutre. Je me suis toujours sentie juive, sans être croyante, et sans l'être aux yeux des religieux. Je suis devenue, grâce à ce livre, pleinement l'arrière-petite-fille de mes arrière-grands-parents massacrés. Je suis leur héritière, j'en suis fière. Cet héritage, personne ne peut le discuter.

© RICHARD DUMAS

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE


SIX
JOURS
RYAN
GATTIS
fayard
littérature
étrangère

SIX JOURS

29 avril-4 mai 1992.
Pendant six jours, Los Angeles est une ville assiégée.
Pendant six jours, dix-sept personnes sont prises dans le chaos.
Pendant six jours, Los Angeles a montré au monde ce qui se passe quand les lois n'ont plus cours.
Le premier jour des émeutes, en plein territoire revendiqué par un gang, le massacre d'un innocent, Ernesto Vera, qui rentrait chez lui après sa journée de travail, déclenche une succession d'événements qui vont traverser la ville.
Dans les rues de Lynwood, les tensions s'exacerbent, les membres de gangs chicanos profitent des émeutes pour piller, vandaliser, et régler leurs comptes. Au cœur de ce théâtre de guerre urbaine se croisent sapeurs pompiers, infirmières, ambulanciers et graffeurs, autant de personnages dont la vie est bouleversée par ces journées de confusion et de chaos.

Six jours est un roman choral magistral, une sorte de *The Wire* (*Sur Écoute*) transposé sur la côte Ouest, un texte provocant à la croisée de *Short Cuts* et *Boyz N the Hood*.
Un récit épique fascinant, une histoire de violence, de vengeance et de loyautés.

> « Corrosif, intemporel, mêlant des scènes stupéfiantes de guerre urbaine et de rêves brisés, le roman d'un écrivain en pleine maîtrise de son art. »
>
> Joyce Carol Oates

> « *Six jours* est une réussite monumentale. Ryan Gattis emmène le lecteur au cœur du Los Angeles brisé et outragé des émeutes de 1992, et pas une fois il ne flanche face à ce qu'il y trouve. »
>
> Dennis Lehane

Roman traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicolas Richard

Je traverse la pelouse en m'avançant sur Joker, ignorant le regard des gens. […]

Joker m'aperçoit, on dirait que ses yeux vont sortir de leurs orbites. Un grand sourire apparaît sur son visage, il a l'air super content que je sois venue.

Je le vois bien, et ça me plaît, parce que c'est vachement mieux que cet enculé de sa mère se rende pas compte que je suis un ange de la mort.

« Hé, je pensais pas que tu viendrais, dit-il tout enthousiaste. Elle est où ta cousine ? Elle est ici ? »

Je plonge la main dans mon sac.

J'en sors le rouge à lèvre de Lorraine.

Je m'applique du rouge à lèvres devant lui, toute sexy, les yeux braqués sur lui. Je me dis que je fais ça pour Elena.

En remettant le rouge à lèvres dans le sac, je passe la main sur le Glock, les doigts sur l'adhésif.

Je décoche mon plus beau sourire à Joker, un de ces sourires qui dit tu-sais-j'ai-pensé-à-toi.

Et je lance : « Pour Ernesto. »

Au moment où je sors le flingue du sac, le viseur s'accroche à la fermeture Éclair. Mais juste un bref instant. Moins d'une seconde.

C'est à ce moment-là que le temps ralentit. C'est pas des conneries.

Ça arrive vraiment. Joker fait une drôle de tête, le front tout plissé, il ouvre la bouche, l'air choqué, incline la tête.

Et aussi, il pivote, regarde vers la maison.

Je tire dans l'oreille. Juste en dessous.

Le machin lui traverse direct le crâne, balance une partie de lui sur les gens derrière.

Et c'est bien. Ça me plaît.

Ça se tient, parce que Ernesto avait plus d'oreille, lui non plus, quand on l'a récupéré. C'est la justice en action.

Le *homeboy* qui était le plus près de Joker essaye de se protéger tout en glissant la main à l'intérieur de son blouson. Sa main fait que la moitié du trajet avant que je lui tire aussi dessus.

Le flingue pète comme un canon dans ma paume, fait trembler tout mon corps.

La poitrine du mec s'ouvre tandis qu'il trébuche en arrière. Il s'en prend un de plus dans le haut de la tête au moment où je suis tout près, genre, *blau*.

C'est le bruit que ça fait. Un mot allemand, plus ou moins. Je trouve que c'est le son que ça fait.

Je vois pas les gens, pas vraiment. Je vois que ça se bouscule.

Je vois des vagues de vêtements qui ondulent et se retirent. Comme si j'étais Moïse. Comme si la putain de mer Rouge s'ouvrait pour moi.

Je me tourne vers la barrière, l'autre gars de Joker tente une sortie.

Je tire et le loupe.

Je tire et je touche une nana.

Je tire et je le touche à la jambe. Il tombe par-dessus la barrière. Et je ris.

RYAN GATTIS

Ryan Gattis est un romancier américain qui vit à Los Angeles. Cofondateur de la société d'édition Black Hill Press, il est également intervenant à la Chapman University de Californie du Sud et membre du collectif d'arts urbains UGLAR.

« Peu de personnes connaissent les rouages internes des gangs latinos de Los Angeles. Auteurs et réalisateurs ont été pris pour cibles par le passé pour avoir révélé des informations.

Bien que ne souhaitant pas me mettre en danger, j'estimais qu'il y avait là une histoire qui méritait d'être racontée. J'ai commencé mon enquête sans me douter qu'elle durerait plus de deux ans.

Durant l'été 2012, j'ai reçu comme instruction de prendre un bus municipal à destination de Lynwood pour rencontrer quelqu'un qui exigeait un anonymat total. Je devais me plier à plusieurs règles :

- Il fallait que je vienne seul.
- Je ne pourrais poser des questions que lorsqu'on me le dirait.
- Lorsque je parlerais, quoi qu'il arrive, il me faudrait être 100 % honnête.
- Il me faudrait considérer que toute personne à qui je m'adresserais saurait tout ce qu'il y avait à savoir sur mon compte.
- Si je ne faisais pas bonne impression, cela aurait des conséquences à l'encontre de ceux qui s'étaient portés garants pour moi.

C'était un mercredi soir, le restaurant était plein à craquer, des voix en espagnol se répondaient de toutes parts. Sans un mot, un type qui se tenait à la porte m'a fait signe de le suivre.

« Téléphone », a-t-il dit.

Je lui ai tendu l'appareil. Un homme que je n'avais pas encore remarqué est passé devant la table et s'en est emparé.

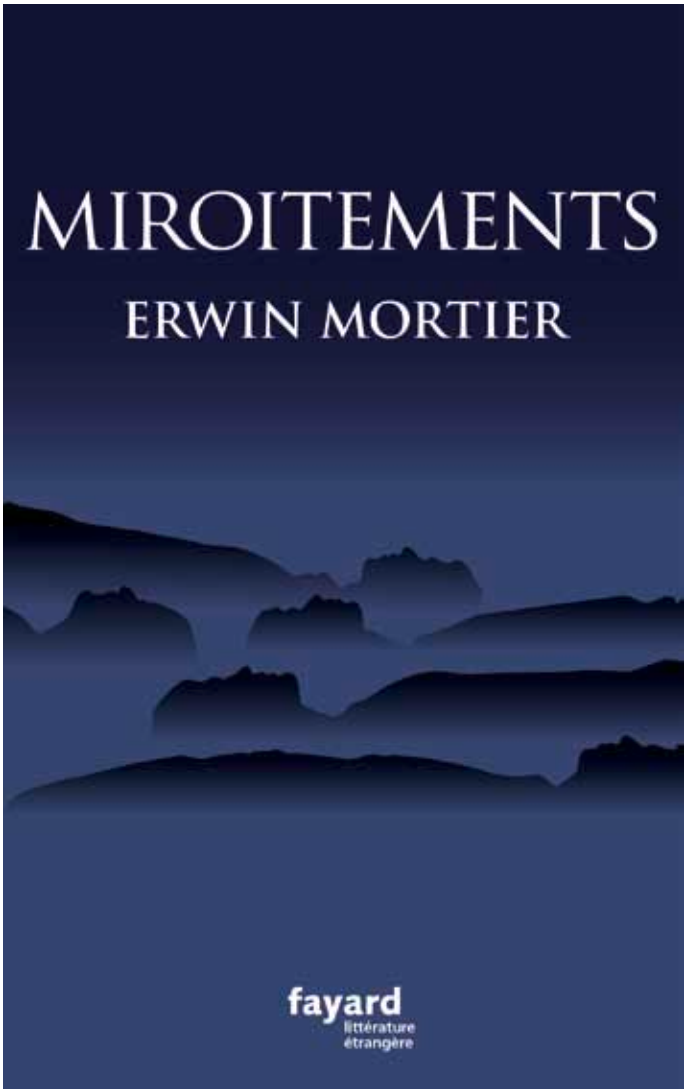
Dès que le téléphone eut disparu, les questions ont fusé et je lui ai raconté ce qui m'était arrivé à l'âge de dix-sept ans, quand je m'étais littéralement fait arracher le nez du visage. Mon histoire nous a permis de trouver un terrain commun et a mis un terme à mon interrogatoire. J'ai pu lui raconter l'intrigue du roman que j'étais en train de bâtir.

Alors que je lui décrivais la scène finale du deuxième jour, il m'a interrompu. « Quand tu prépares une fusillade, a-t-il dit, tu t'y prends pas comme ça ! » Il a réquisitionné tout ce qui se trouvait sur la table : sauce piquante, sachets de sucre, sel et poivre pour illustrer comment mes personnages

© SAM TENNEY

pouvaient débarquer en voiture chez quelqu'un, tirer, et arriver à s'en sortir sans se faire choper. J'en avais les poils de la nuque dressés…
Outre de nombreux ex-membres de gangs qui m'ont relu et aidé par leurs témoignages inédits, j'ai rencontré des infirmières, des pompiers à la retraite, d'anciens policiers de la California Highway Patrol, des graffeurs et d'autres encore. Ces discussions m'ont aidé à tisser une histoire du Los Angeles caché, que personne n'a vu à la télévision au moment des émeutes ; le Los Angeles de la marge qui s'est retrouvé quasi privé d'aides d'urgence ; le Los Angeles où les forces de l'ordre ne sont pas intervenues. Voilà pourquoi j'espère que mon roman vous touchera autant que mes recherches m'ont touché. *Six jours* est le roman des luttes, des difficultés mais aussi des espoirs des habitants de Los Angeles durant la période la plus dangereuse de l'histoire de la ville. »

R. G.


MIROITEMENTS
ERWIN MORTIER
fayard
littérature
étrangère

MIROITEMENTS

Edgard Demont, le frère homosexuel d'Hélène (l'héroïne de *Sommeil des dieux*, dernier roman paru d'Erwin Mortier), a survécu aux tranchées de la guerre de 14-18, mais, comme tous ceux qui sont passés par là, il ne s'en libérera jamais.
Miroitements se compose d'une série de récits – les souvenirs qu'Edgard garde de ses amants, rencontrés au fil de moments cruciaux de l'histoire de la première moitié du vingtième siècle : au front, à la frontière entre la Belgique et le Nord de la France, pendant la Première Guerre mondiale ; à Berlin, dans les années trente ; à Marseille, juste avant que n'éclate la Seconde Guerre mondiale ; à Londres, durant les bombardements de la ville par la Luftwaffe ; au Japon, après Hiroshima et la capitulation.
Ces cinq grands amours d'Edgard ont disparu, de même que l'Europe a sombré au cours de ces cinquante premières années du siècle dernier.

Un roman où l'on retrouve la marque de fabrique d'Erwin Mortier : descriptions poétiques des lieux et des paysages, langue éclatante et sensuelle, palette très physique, emplie de mélancolie et de désespoir.

Roman traduit du néerlandais par Marie Hooghe

La période entre la première guerre et la suivante, je l'ai vécue comme la plus poétique de ma vie. Je peux tout aussi peu nier l'immoralité de cette observation que sa véracité. La confusion de la paix créa un appétit de rétablissement qui fut aussi féroce que la soif de changement. Je pouvais l'entendre piaffer dans les rues, cette rumeur boulimique, par-dessus la respiration de ton sommeil ou celui des autres, dans mon lit, dans ma mansarde – mon refuge, mon fragile bastion. Elle ne m'est pas étrangère, la tentation que procure l'impression de se fondre dans une marée humaine. La libération qu'on éprouve à être aspiré comme une minuscule molécule dans un flot puissant, de devenir particule liquide dans un grand corps liquide que ne peut contenir aucun barrage ni digue, l'euphorie de se perdre dans le collectif – rares sont les âmes qui n'aspirent jamais à leur propre annihilation.

Mais cette bruyante activité m'emplissait aussi de frisson. Tôt ou tard, le gel frapperait à nouveau et tout se figerait. Un jour, il nous gagnerait à nouveau, le goût

de l'ordre, de la cohésion, d'une cadence mesurée sur les pavés : l'écho de dix mille talons et semelles pareils à un seul pas monstrueux. Je n'ai que trop souvent entendu ce bruit.

Ce soir de mai, tout doit encore arriver. Je sens courir le ravissement dans mes côtes, à présent que je hume l'odeur de la terre au bord de l'eau. La terre, qui s'éveille enfin après les mois d'hiver, bien que je hume à présent autre chose dans l'air : l'odeur corporelle de ma propre naïveté.

Notre monde n'est pas un monde paisible, je le comprends, à présent que je reviens à ce beau soir de mai et me glisse dans mon jeune torse qui me serre comme une veste étroite. Je crois que c'est ce soir-là que je comprends vraiment pour la première fois, non seulement avec ma tête, qui a sans doute tiré ses conclusions depuis belle lurette, mais de manière plus fondamentale, dans la moelle de mes os, que les modes de vie conventionnels ne m'offriront jamais un port d'attache.

ERWIN MORTIER

Né en 1965 près de Gand, en Belgique, Erwin Mortier est poète, romancier et journaliste. Cinq de ses romans ont déjà été publiés en français, dont *Marcel* (prix de traduction Amédée Pichot, 2003) et *Sommeil des dieux*, vendu à plus de 100 000 exemplaires aux Pays-Bas, où il a été couronné par le prestigieux prix AKO. En France, *Psaumes balbutiés*, véritable hymne à sa mère atteinte de la maladie d'Alzheimer, a été récompensé par le prix du Meilleur livre étranger 2013.

Dans la presse française, à propos de *Psaumes balbutiés*, Prix du meilleur livre étranger 2013 :

« Chez Erwin Mortier qui cisèle son texte, les images sont fortes et l'émotion, toujours contenue, sourd comme une longue plainte, scandée d'éclats de mots brillants. »

Françoise Dargent, *Le Figaro littéraire*.

« Ce livre est superbe, bouleversant et plus encore. Une œuvre de portée considérable dont la subtile traduction de Marie Hooghe permet d'apprécier les infinies vibrations. »

Jean-Claude Lebrun, *L'Humanité*.

« Les images utilisées par l'écrivain font de son livre un magnifique viatique pour traverser le naufrage. »

Claire Devarrieux, *Libération*.

« Hommage à la mère, ce récit est également un acte de foi en la littérature, en ce qu'elle peut sauver de l'oubli. Et sauver tout court. »

Stéphanie Dupays, *Le Monde les livres*.

Dans la presse néerlandophone, à propos de *Miroitements* :

« *Miroitements* est un livre éminemment charnel et sensoriel, porté par une langue viscéralement sensuelle. »

8weekly.

© LIEVE BLONCQUAERT

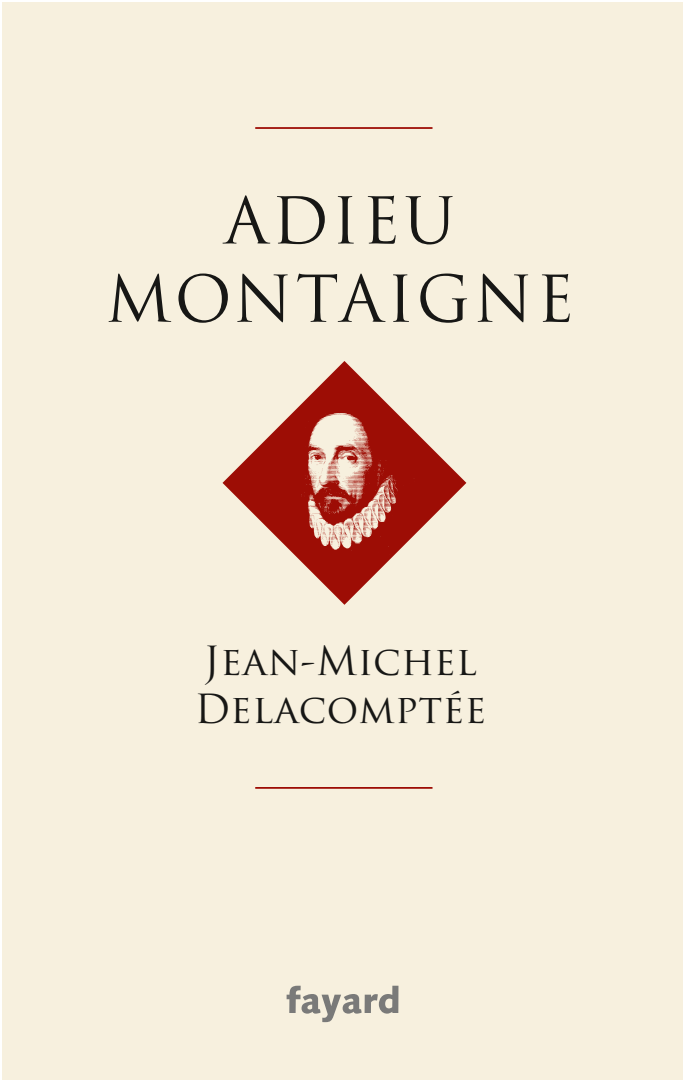
« De manière aussi poétique et mélancolique que dans *Sommeil des dieux*, Mortier explore dans *Miroitements* la question de la fugacité des choses et du remède que constituent la force de l'amour et celle de la langue. »

De Telegraaf.

« Avec *Miroitements*, Mortier démontre une fois encore la force de la littérature : raconter une histoire sans tomber dans l'anecdote, formuler des phrases pareilles à des sculptures. »

Dagblad van het Noorden.

ESSAIS LITTÉRAIRES


ADIEU
MONTAIGNE
JEAN-MICHEL
DELACOMPTÉE
fayard

ADIEU MONTAIGNE

Notre époque déserte les livres mais se prend de passion pour Montaigne. Jamais il n'a suscité un pareil flot d'ouvrages, des plus accessibles aux plus érudits, tous pénétrants, alertes, et même, certains estampillés à bon droit succès de librairie.

Prudence, néanmoins. Cassandre malgré moi, me reprochant ce que je redoute, j'entends un chant du cygne dans cet enthousiasme. En classe, on n'enseigne presque plus les *Essais*. Le public célèbre-t-il ce qui va disparaître ?

Montaigne incarne le pouvoir créateur du verbe auquel nous ne croyons plus, mais dont, souterraine, la nostalgie nous reste. Dans la serre où prolifèrent les chiffres que nous cultivons comme aucune civilisation avant nous, il nous manque un supplément d'âme. On le loge dans le désir sans bornes de biens superflus : illusion désormais évidente que dénonçait le petit châtelain chauve à la moustache fournie, presque toujours vêtu de noir et de blanc sous sa calotte, qui parlait comme il agissait, écrivait comme il parlait, et s'essayait à vivre selon la nature.

Dire adieu à Montaigne serait troquer l'humanisme qui s'attache à son nom contre un futur strictement prosaïque, où l'humanité, enclose dans sa bulle étanche, se penserait maîtresse de l'univers, sans limites à sa toute-puissance.

C'est ce qui se joue au-delà des *Essais*.

Tout comme La Boétie aurait préféré naître citoyen de la république de Venise, ce n'est pas en France que Montaigne pouvait trouver le lieu qui le comblerait. Pas même à Paris, ville par laquelle seule il se sentait français, mais que, symboliquement, la boue dont elle puait l'incitait à fuir. Il aurait pu le trouver dans la France d'avant, celle du « temps de nos pères », mais certainement pas dans la société où il vivait. Les guerres intestines et la mentalité qu'elles entraînent, cet air pourri qui infecte les comportements, cette défiance généralisée où votre voisin le plus amical peut soudain se retourner en un ennemi mortel, votre maison livrée sans défense au hasard d'une incursion de soudards comme il en fit l'expérience, ne devant son salut qu'à son sang-froid et à la franchise de son visage, toutes les routes transformées en éventuels traquenards comme il en fit également l'expérience, ne devant là encore son salut qu'à sa fermeté d'âme, les tares et les vices dont il accusait à jet continu ses contemporains, toutes ces failles de la paix civile et ces faillites de la morale lui interdisaient de trouver son lieu au sein de son époque.

Il dit lui-même qu'il n'y avait pas de place pour lui : « Me trouvant inutile à ce siècle, je me jette à cet autre », celui de Pompée, Sénèque, Plutarque, l'antiquité, l'ancienne Rome, loin dans le passé, presque étranger à ses compatriotes, sans l'once d'une prétention à se vouloir moderne, fronçant le nez devant l'actualité qu'il observait sans qu'elle l'engage plus que de raison, à la différence de nos habitudes, nous qui sommes si rutilants d'appartenir à notre temps comme si, d'y appartenir, nous sortions de la cuisse de Jupiter.

JEAN-MICHEL DELACOMPTÉE

Écrivain et essayiste, plume incontournable de la collection « L'un et l'autre » créée par J.-B. Pontalis chez Gallimard, Jean-Michel Delacomptée est notamment l'auteur de *Passions. La princesse de Clèves* (Arléa, 2012, sélection du prix Renaudot Essai et du prix Femina Essai) et de *La Grandeur, Saint-Simon* (Gallimard, 2011, prix Louis Barthou de l'Académie française 2012, Prix Historia de la Biographie Historique 2012, prix Charles Oulmont de la Fondation de France). Grand connaisseur de Montaigne (*Et qu'un seul soit l'ami*, Gallimard, 1995 ; Préface et commentaire de *Lettre à son père sur la mort d'Étienne de La Boétie*, Gallimard, 2012) et de son siècle (*Ambroise Paré, la main savante*, Gallimard, 2007), il nous invite, dans ce nouvel essai lumineux, à délaisser cet excès d'amour-propre qui se plaît à faire de Montaigne « notre contemporain » quand il est celui du genre humain – ou, en d'autres termes, à nous rapprocher de lui au lieu de l'attirer à nous.

À propos de *La grandeur, Saint Simon* (Prix de l'Académie française, 2012) :

« Aux ambitions dévoyées, Saint-Simon oppose la noble grandeur qui ne signifie *ni l'érection de bâtiments superbes pour le culte de soi, ni la floraison des louanges, mais l'extension vers le moins, vers le peu, vers l'essence de l'être*». C'est cette *extension* que Delacomptée vise dans *La Grandeur, Saint-Simon*. Et il atteint d'autant mieux sa cible qu'il écrit superbement. »

Vincent Roy, *Le Monde des livres*.

« Écriture vive, culture sans vanité, élégance de grand seigneur, voilà ce qui caractérise cet essai-portrait. »

Christine Ferniot, *L'Express*.

À propos d'*Écrire pour quelqu'un* :

« Sous sa plume extrêmement attentive et scrupuleuse, se forme un espace de proximité, d'intimité, à la fois filiale et plus large, où les morts cohabitent, où le passé, avec ses figures aimées, forme une dimension vitale du présent. »

Patrick Kéchichian, *La Croix*.

© PATRICE NORMAND / OPALE / LEE IMAGE / ÉDITIONS FAYARD

« Voilà bien le secret de ce livre troublant : un regard venu d'ailleurs caresse le texte, regard d'amour porté par un père, regard d'admiration porté par un fils, regard de reconnaissance porté par un lecteur, rien de tel pour avancer armé dans l'existence. »

Marine Landrot, *Télérama*.

MA COLLECTION LITTÉRAIRE

ALEXANDRE SOLJÉNITSYNE

NOTES SUR LA LITTÉRATURE RUSSE
TOME I

fayard

C'est après avoir terminé ses deux titanesques « cathédrales d'écriture », *l'Archipel du Goulag* d'une part, *la Roue rouge* d'autre part, qu'Alexandre Soljénitsyne entreprit de lire ou de relire la littérature russe, celle du XIXe siècle comme celle du XXe. Parfois rageur, souvent admiratif, ce n'est pas là, comme chez Gracq, un *En lisant, en écrivant*, bien tricoté, ni les cours du professeur Nabokov, mais plutôt, à l'état brut, le fonctionnement mental d'un grand écrivain défrichant le texte d'un autre. Il n'écrit ni pour la galerie ni pour afficher son idéologie, comme il le déclare lui-même : « *Chaque texte est une tentative pour entrer en contact intime avec l'écrivain choisi, pour pénétrer dans son dessein comme s'il se présentait physiquement à moi, et comme si, dans une conversation mentale, j'arrivais à deviner tout ce qu'il pouvait éprouver pendant son travail, et à évaluer dans quelle mesure il avait accompli ce qu'il voulait faire.* » On trouve dans ce premier tome des lectures d'écrivains du grand siècle classique : Lermontov, Tchekhov, Alexis Tolstoï, et d'autres du suivant : des années soviétiques (1920-30) avec Andreï Biély, Mikhaïl Boulgakov, Iouri Tynianov, Panteleïmon Romanov, des années 1970, comme Iouri Naguibine, ou de la dissidence, comme Guéorgui Vladimov.

Ces pages inédites dans les marges de la littérature russe nous montrent un véritable lecteur-ogre, en pleine dévoration de ce qu'il lit.

Traduit du russe et annoté par Georges et Lucile Nivat

Mon Lermontov

Eh bien, ça fait également soixante-dix ans depuis la dernière fois que j'ai relu l'ensemble des récits de Petchorine – cette fois au cours de mes études. Mais le jargon social et socialiste du programme littéraire de l'époque était tel que je ne me rappelle vraiment pas si j'en ai retiré quoi que ce soit de plus que de ma lecture d'enfant. Donc, par inertie, l'idée qu'*Un héros de notre temps* était de l'admirable prose russe classique n'avait pour moi, depuis l'enfance, aucunement chuté de son piédestal. Ensuite, ma vie dynamique ne m'avait pas laissé de répit pour une révision de mon jugement. Et, d'ailleurs, mon tome bien-aimé était resté en Russie au moment de mon bannissement d'URSS… – et ce n'est qu'aujourd'hui, trente ans après, que je le retrouve…

Or – sans que j'en aie vraiment eu l'intention… – voilà que son air ancien et mystérieux, ses pages jaunies et la chère vieille orthographe, et tant d'illustrations que je reconnaissais, me poussent à tourner quelques feuilles, et puis d'autres… après tout, pourquoi ne pas le relire, ce *Héros* tout à fait oublié ?

Et me voilà stupéfait comme devant quelque chose de tout à fait nouveau. Et ma main me démange de noter une, une autre et une troisième remarque...

[…] Sur ce, j'apprends par hasard que le défunt académicien V. V. Vinogradov a écrit un livre intitulé :

Le Style de la prose de Lermontov. Il faut le lire toutes affaires cessantes ! Je me le procure.

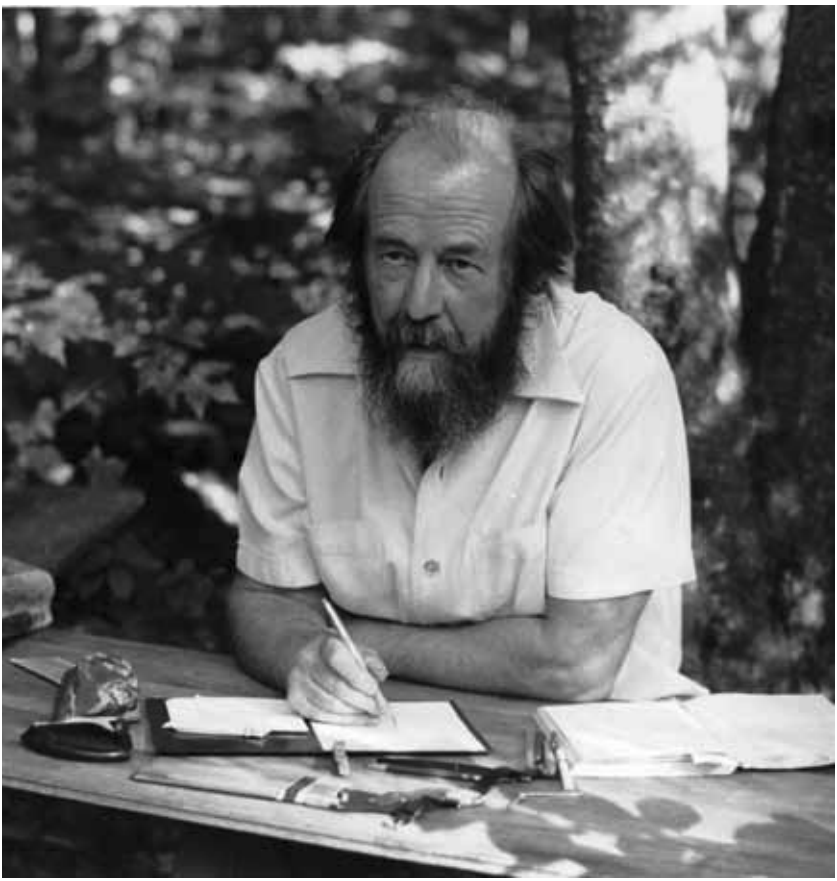
Je lis. Tout se tient très bien. La luxuriante étude court avec aisance à travers le milieu littéraire russe des années vingt et trente du XIXe siècle. Voici tous les romantiques, tel Marlinski et leur passage tourbillonnant à travers les esprits russes, voici Byron et la tornade qu'il soulève dans les esprits européens. Et c'est le tour de Pouchkine avec son *Onéguine* et sa prose en apparence toute de simplicité. Et que vois-je ensuite ? Oui, c'est bien ça : « Le romantisme chez Lermontov est détrôné par le réalisme psychologique » – « De l'introspection analytique » ! « La découverte des abysses de l'âme » ! « L'auto-analyse destructrice » ! « La nudité des aveux de Petchorine » ! « La froide analyse des ses états d'âme » ! « Ici Lermontov ouvre la voie à Dostoïevski » ! Et en confirmation, oui, une profusion d'exemples, d'assez abondantes citations, or il se trouve que tout cela je viens précisément de le lire, mais tout concorde-t-il ? Formellement, oui, mais du fond de mon cœur : c'est comme si Vinogradov et moi avions lu deux livres radicalement différents. […] Non et non ! Encore une fois (et pas la première) je vois qu'il ne m'est pas possible à moi, simplement écrivain (j'écris comme je vois et je lis comme je vois), de trouver langue avec la critique littéraire actuelle…

ALEXANDRE SOLJÉNITSYNE

Alexandre Soljénitsyne (1918-2008) a obtenu le prix Nobel de littérature en 1970. Déchu de sa nationalité en 1974, après la parution en Occident de *l'Archipel du Goulag*, il fut expulsé d'URSS, émigra aux États-Unis où il vécut vingt ans avant de revenir en Russie. *L'Archipel du Goulag* est sa première « cathédrale » d'écriture, selon l'expression de Georges Nivat, *La Roue rouge* (sur le « déraillement » de l'histoire russe) en constituant la seconde.

On peut dater la naissance de la « Collection littéraire » du milieu des années 1980. À l'hiver 1983/84, dans le Vermont, Alexandre Soljénitsyne a pour la première fois ressenti une éclaircie, un relâchement de la pression qu'il avait subie à cause de la nécessité absolue d'un travail de recherche approfondi sur un matériau historique insaisissable pour *la Roue rouge,* travail qui avait occupé toutes ses soirées pendant des années. Désormais, il pouvait « se permettre de lire non seulement pour son travail, mais aussi "simplement comme ça", au gré de son propre choix, pour le plaisir. »
Alexandre Soljénitsyne ressentit le besoin d'en faire un texte cohérent : c'est ainsi que commencèrent à s'accumuler les notes de ses impressions à la lecture de divers auteurs, et il se mit à appeler cet ensemble « Collection littéraire ». En deux décennies furent ainsi constituées quelques dizaines de ces essais, le premier datant de 1984, le dernier de 2005.

Georges Nivat



© ANDREW TREGUBOV

Alain Defossé,
Effraction
Nombre de pages : 200
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 17 euros
Code Hachette : 8953061
EAN : 9782213687025
Attachée de presse : Dominique Fusco
Date de sortie : 19/08/2015

Franck Maubert,
Les uns contre les autres
Nombre de pages : 220
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 17 euros
Code Hachette : 8444606
EAN : 9782213686615
Attachée de presse : Marie Lafitte
Date de sortie : 19/08/2015

Sébastien Rongier,
78
Nombre de pages : 140
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 15 euros
Code Hachette : 1078794
EAN : 9782213687063
Attachée de presse : Dominique Fusco
Date de sortie : 19/08/2015

Sévrine Werba,
Appartenir
Nombre de pages : 260
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 18 euros
Code Hachette : 8952815
EAN : 9782213687018
Attachée de presse : Marie Lafitte
Date de sortie : 19/08/2015

Ryan Gattis,
Six jours
Nombre de pages : 450
Format : 153 x 235
Prix provisoire : 23 euros
Code Hachette : 2200085
EAN : 9782213686318
Attachée de presse : Dominique Fusco
Date de sortie : 26/08/2015

Erwin Mortier,
Miroitements
Nombre de pages : 280
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 22 euros
Code Hachette : 8970530
EAN : 9782213687032
Attachée de presse : Dominique Fusco
Date de sortie : 19/08/2015

Jean-Michel Delacomptée,
Adieu Montaigne
Nombre de pages : 200
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 17 euros
Code Hachette : 3635729
EAN : 9782213671864
Attachée de presse : Marie Lafitte
Date de sortie : 02/09/2015

Alexandre Soljénitsyne,
Ma collection littéraire, Tome 1
Nombre de pages : 350
Format : 135 x 215
Prix provisoire : 23 euros
Code Hachette : 3643566
EAN : 9782213677538
Attachée de presse : Dominique Fusco
Date de sortie : 26/08/2015

CRÉATION GRAPHIQUE ET MISE EN PAGE : HOKUS POKUS CRÉATIONS

ATTACHÉES DE PRESSE

Marie-Laure Defretin
01 45 49 79 77
mldefretin@editions-fayard.fr

Dominique Fusco
01 45 49 82 32
dfusco@editions-fayard.fr

Marie Lafitte
01 45 49 79 74
mlafitte@editions-fayard.fr

PRESSE RÉGIONALE ET SALONS

Pauline Faure
01 45 49 82 43
pfaure@editions-fayard.fr

DROITS SECONDAIRES ET AUDIOVISUELS

Carole Saudejaud
01 45 49 82 48
csaudejaud@editions-fayard.fr

SERVICE COMMERCIAL

David Strepenne
01 45 49 82 38
dstrepenne@editions-fayard.fr

ÉDITIONS FAYARD

13, rue du Montparnasse
75006 Paris
www.editions-fayard.fr

DIFFUSION ET DISTRIBUTION

Hachette Livre

95 08 408